

faire, que, pour ces mêmes dix talens qu'on m'accuse de m'être appropriés, ce traître, sur différens prétextes, sans être plus retenu par les murmures de son armée, que touché des supplications & des larmes des peuples qu'en se séparant d'eux, il laissoit à notre merci, fit reprendre à ses troupes la route de Lacédémone, & nous rendit, par sa retraite, les arbitres de la destinée des autres. Quoique ce qui s'étoit passé entre lui & moi, fût enseveli dans le plus profond silence, on fut à Sparte si convaincu qu'il en avoit lâchement vendu l'honneur, qu'il n'y fut reçu qu'avec toutes les marques de la plus vive indignation. A peine, enfin, y étoit-il arrivé que les menaces qu'il entendoit de toutes parts, & l'impossibilité qu'il sentoit lui même de justifier sa conduite aux yeux de ses concitoyens, le forcèrent de prendre la fuite. Ils ne purent donc, à leur grand regret, le condamner à mort que par coutumace; mais, par une injustice qu'on ne scauroit excuser, puisqu'ayant soumis Plistonax aux ordres de Cléandridas, ils ne devoient pas lui faire un crime d'une déférence dont ils ne lui avoient point permis de se dispenser, n'écoutant que leur fureur,

ils condamnerent cet infortuné prince à une amende si exorbitante que, dans l'impuissance où il étoit de la payer, il se vit forcé d'abandonner à la fois & son trône & sa patrie.

Je vous laisse absolument, mon cher Alcibiade, le maître de taire, ou de divulguer la cause, jusques ici inconnue, ou, du moins, fort incertaine, de la retraite de Cléandridas de devant nos murs, & de sa disgrâce dans sa patrie. Je conviens que l'une & l'autre nous ont coûté dix talens; & je suis prêt de les rendre à la république, si, à la pluralité des voix, on trouve que je les aie mal employés.



## L E T T R E X X V.

## ALCIBIADE A ADYMANTE.

**A** la conduite que, depuis qu'elle vous avoit fait l'aveu de sa tendresse, Xenoclée avoit constamment tenue avec vous, j'avois toujours douté qu'elle eût l'intention de vous rendre heureux: & moins prévenu, soit pour elle, soit pour vous, vous en auriez, selon toute apparence, porté le même jugement que moi.



Toute femme, en effet, qui, comme elle, n'accorde jamais une faveur que la restriction qui doit la rendre inutile, ne soit à côté, semble ne donner que pour reprendre, paroît toujours tout près de succomber, & ne se rend jamais, prouve invinciblement qu'elle n'est pas moins inaccessible au desir qu'à l'amour; & doit, par conséquent, plus laisser à craindre une résistance éternelle, qu'à espérer qu'un jour on pourra la rendre sensible.

Une regle générale, & qui me paroît moins faite que beaucoup d'autres pour avoir des exceptions, c'est que, tant qu'une femme reconnoît l'empire de la vertu, elle ne se met point dans le risque de perdre la sienne; & que quand, enfin, on est parvenu à lui inspirer de l'amour, il ne lui seroit pas plus possible de le sacrifier à la vertu que, de ce moment, elle n'a plus, ou qui est devenue pour elle moins un secours qu'un fardeau, qu'il ne le lui auroit été d'immoler la première à un sentiment dont elle n'éprouvoit pas la puissance.

Tout convaincu que je suis cependant que de quelque façon que vous en eussiez agi avec Xenoclée, vous n'en auriez point triomphé davantage, je n'en con-

damne pas moins en vous cette crainte de l'offenser, qui vous a fait suspendre vos entreprises dans l'instant même où tout en elle sembloit plus vous dire combien elle étoit loin de vous désirer des remords.

Quand avec une femme on s'est déterminé à ce que, fort improprement quelquefois elles appellent de l'insolence, ce n'est jamais qu'en la portant à son comble qu'on en peut trouver l'excuse à ses yeux. *Elle me menaçoit*, dites-vous, *de son éternelle indignation*: eh! mon cher Adymante! dans ces circonstances, est-ce donc plus la bouche d'une femme que ses yeux, qui doit nous instruire de ce qu'elle pense, ou qu'elle sent?

L'émotion que lui donne la colere, & le trouble où la jette le desir, ont, d'ailleurs, des caracteres si différens que, même avec toute l'imbécillité d'un premier amour, il ne doit pas être permis de s'y tromper.

Malgré les exemples fréquens que nous en ayons, je n'ai jamais pu comprendre comment une témérité que souvent une femme ne desire pas plus d'un homme qu'elle ne s'y attend, peut la déterminer à un sentiment qu'il ne lui



inspire pas, ou, pour parler plus juste, lui en tenir lieu momentanément. Je conçois, pourtant, bien moins encore que ce que nous appellons *un coup d'aurore*, bien soutenu, soit qu'elle aime, ou qu'elle feigne d'aimer, ne termine point sans retour les indécisions de sa vertu, ou ne prive pas sa coquetterie des ressources qu'elle tiroit de ses tergiversations.

Une femme est-elle plus révoltée de l'insolence d'un homme qui ne lui plaît pas, qu'elle n'est blessée du trop de timidité de l'homme qui lui plaît? Question qu'elles seules peuvent décider, mais sur laquelle on peut croire d'avance, que toutes ne prononceront pas de bonne foi.

Il faut toujours parler aux femmes comme si on leur croyoit de la vertu, & agir avec elles comme ne leur en croyant pas. Plus il y en aura qui protesteront contre la justesse de cette maxime, moins on devra la révoquer en doute.

Il n'y auroit, peut-être, pas autant d'absurdité à croire qu'une femme doit toujours manquer de vertu, qu'à imaginer qu'elle doit toujours y rester fidèle, parce que s'il n'est pas vrai que la  
vertu

vertu soit pour toutes un état forcé, il l'est bien moins encore qu'elle soit pour toutes un état naturel.

Pour n'avoir point d'idées fausses à cet égard, on n'a besoin que de compter les raisons qu'elle peut avoir, soit pour être vertueuse, soit pour ne l'être pas. Si le résultat du calcul étoit en faveur du premier des deux, j'avoue que jusques ici j'aurois bien mal vu l'objet.

Si, dans les hommes, le courage est journalier, il y a cent raisons pour que, dans les femmes, la vertu le soit bien davantage.

La satisfaction de pouvoir se dire qu'elle ne manque point à ses devoirs, ne l'emporte pas bien long-tems dans une femme sur le plaisir de s'entendre dire qu'elle est belle, & sur le besoin réel qu'elle en a.

Les dieux ont donné aux femmes le caprice & la vanité pour les dédommager du desir & de l'amour qui pourroient bien n'être pas tant à leur usage qu'elles & nous le croyons.

Je m'égare, ce me semble; revenons à vous. Je vais vous étonner, sans doute: mais je suis fort trompé si ce n'est pas beaucoup plus à votre audace qu'à la retenue, selon moi, très-déplacée qui



y a succédé, que vous devez & la colere de Xenoclée, & le congé absolu qu'elle vous donne. D'après la façon dont vous me l'avez peinte, j'ai bien mal jugé son caractère; où, quand cette même colere vous auroit moins imposé la sorte de mouvement que vous avez cru lui voir & que vous lui aviez donné, peut-être, ne vous en auroit pas été plus utile. Les impressions que, malgré le soin dont elle s'en défend, reçoit quelquefois une coquette, combattues toujours par la crainte qu'elle a d'être menée plus loin qu'elle ne voudroit, & jamais prolongées par l'amour, sont si foibles, & passent, d'ailleurs, avec une rapidité si grande, qu'avec quelque finesse qu'on les apperçoive, & quelque promptement que l'on puisse vouloir les saisir, il arrive le plus souvent que quand on veut en profiter, on n'en trouve pas la plus légère trace.

Vous n'avez, quoique vous en puissiez croire, laissé rien à regretter à ses sens; & il ne me paroît pas plus probable que, comme vous l'imaginez, en vous effrayant trop de sa colere, vous ayez davantage blessé sa vanité. Ce qui me le fait croire c'est que, non-seulement elle ne s'étoit pas rendue, mais

qu'il étoit tout au moins douteux qu'elle se rendît. Vous ne lui avez, par conséquent, pu donner aucun sujet de présumer que dans le cas où vous l'aurez amenée à ce point, elle n'eût trouvé en vous de sa défaite, qu'un spectateur inanimé, & par la même raison, ç'a été beaucoup plus de votre sagacité en ces sortes de circonstances, que de ses charmes que vous avez dû lui donner mauvaise opinion. Je ne puis donc attribuer votre disgrâce qu'à la crainte assez légitime que vous lui avez inspirée de ne pouvoir plus long-tems vous faire illusion sur le fond de ses sentimens. Vous la vouliez sensible: elle ne vouloit ou ne pouvoit pas l'être. Dans la première de ces suppositions, après vous avoir rendu amoureux, sa vanité n'avoit plus rien à exiger de vous: dans l'autre, il étoit naturel qu'elle bannît un amant qui, pouvant ne pas s'en tenir à une première témérité, pouvoit aussi, malgré tous les obstacles que lui opposoient en elle, la nature, l'indifférence, & un système de conduite toujours très-dangereux à rencontrer dans une femme, trouver *le moment*, & en ne le méconnoissant plus, le rendre décisif.

Nous pouvons sans danger le manquer



avec une femme à qui nous inspirons une passion, parce qu'il ne s'en écoule pas un dans la journée où elle puisse ne pas également désirer de rendre heureux ce qu'elle aime; mais lorsque c'est le caprice seul qui la détermine à la foiblesse, il est si peu sûr qu'il veuille rendre le lendemain ce qu'il offroit la veille, que l'on ne peut trop se presser de le saisir.

Si je vous parle ici du *moment*, ce n'est point que j'ignore que vous ne niez pas moins qu'il existe, que celle de toutes les femmes qui seroit le plus fâchée de nous voir donner tout à son influence; mais parce que je suis on ne sçauroit plus loin d'être sur cela du sentiment que vous vous supposez. Lorsque je dis que vous vous supposez plus cette opinion que vous ne l'avez, c'est que votre conduite me donne tout sujet de le penser. Si, en effet, pour triompher d'une femme, tous les momens vous paroissent également favorables, après vous être si long-tems auprès de Xenoclée, condamné au respect, auroit-ce été de préférence l'instant où vous aviez enfin sçu porter le trouble dans son ame, que vous auriez choisi pour lui en manquer.

Il n'est pas vrai, sans doute, que les femmes dépendent du *moment*, autant, & aussi souvent que les hommes qui les ont peu approfondies, le croient; mais ce seroit, selon moi, ne pas moins se tromper sur elles; & peut-être, seroit-ce s'y tromper plus dangereusement pour soi-même, que de croire qu'elles n'en éprouvent jamais l'empire.

Si ce n'étoit que de ce mouvement que nous sommes convenus d'appeller *surprise des sens*, qu'il fût question, j'aurois tort. On sçait, & de reste, qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit à l'usage de toutes les femmes, & que, si c'étoit de cela que nos succès auprès d'elles, dépendissent, il seroit plus rare qu'on ne le prétend. En croyant, d'un autre côté, que le cœur seul peut entraîner celles en qui les sens sont ou muets, ou peu actifs, on ne tomberoit pas, à mon sens, dans un erreur moins grande que la première. Dans quelques-unes de ce caractère, la vanité; dans un beaucoup plus grand nombre d'autres, l'habitude de compter, elles pour peu, & la chose pour rien, ne tiennent pas moins lieu de la séduction des sens que des mouvemens du cœur, & ne les disposent pas à moins de foiblesse que si chacune de



ces causes, ou toutes deux réunies, agissent sur elles. Ce seroit, d'ailleurs, ignorer absolument ce que peut l'amour, que d'imaginer, quelque peu disposée qu'une femme puisse être par elle-même, d'admettre ses effets physiques, qu'il ne prenne jamais que sur son ame. Les transports d'un amant, ses larmes, ses caresses, doivent-ils, peuvent-ils même laisser sa machine dans l'inaltérable tranquillité qu'elle lui prescrit? Enfin, n'arrive-t-il pas un moment où elle est si violemment agitée que, si elle se défend encore, ce n'est plus qu'avec une mollesse qui décele tout le besoin que, souvent, & sans qu'elle le sçache elle-même, elle a d'être vaincue? Quelquefois même cet instant critique arrive, lorsque l'amant songeoit le moins à le faire naître, s'en flattoit le moins, & qu'elle s'en croyoit aussi le plus éloignée. Il ne seroit peut être pas aussi peu digne de la philosophie, que cela peut le paroître au premier coup-d'œil, de rechercher la cause de ce caprice de la nature, & pourquoi s'obstinant à rester dans le silence, lorsqu'on la sollicite le plus de parler, ou, ce qui est beaucoup plus encore, se défendant avec succès contre les impressions qu'elle re-

çoit, elle s'émeut d'elle-même, lorsqu'on l'en presse le moins. Cette disposition inattendue n'est-elle qu'un effet de l'amour qui ne paroît pas avoir moins dans un sexe marqué un terme aux rigueurs, qu'il n'en a, dans l'autre, fixé un aux desirs, & qui n'a laissé dépendre ni l'un, ni l'autre de notre volonté? Est-ce un mouvement du sang aussi subit qu'il paroît involontaire, auquel le sentiment, la présence de l'objet aimé, une réflexion tendre, donnent une puissance qu'il n'auroit pas sans tout cela? C'est ce que j'ignore; mais, quelle que puisse être la cause du moment, il est certain, non-seulement qu'il existe; mais encore que celles des femmes qui voudroient bien n'y pas céder, nous le déroband le plus qu'elles peuvent, un homme n'a pas moins besoin de sagacité pour le saisir, que de fermeté pour refuser aux prières, aux pleurs, aux cris même de la pudeur gémissante, & alarmée, ou aux ruses de la coquetterie désespérée de se voir près d'être vaincue, un répit que l'on a vu très-rarement n'être pas funeste à ceux qui le leur accordent.

Vous ne croyez point *au moment*? moi, j'en admets de deux sortes: l'un qui ne devroit point porter ce nom,



quoique, pourtant, on l'en décore, parce qu'il est, pour ainsi dire, toujours sous la main de celui qui ose, ou veut bien le chercher, ou que c'est, du moins, par le plus grand des hasards qu'on ne l'y rencontre pas; l'autre, que l'on ne doit qu'à des motifs aussi flatteurs pour celui qui a le bonheur de le trouver, que consolans pour celle qui y cède. La femme tendre ne l'avoit point prévu, parce qu'elle ne sçavoit ni quand l'amour agiroit sur son ame, ni jusques à quel point il pourroit agir. L'autre étoit dans la même ignorance, parce qu'il ne lui étoit pas plus possible de deviner ni jusques où l'on porteroit avec elle la témérité, ni combien, car la nature est quelquefois inégale, cette même témérité la trouveroit ou la rendroit sensible.

Je ne sçais si je suis parvenu à vous démontrer à quel point vous êtes dans l'erreur lorsque vous croyez que, dans les femmes, le cœur & les sens ont toujours la même activité, ou sont toujours dans la même inertie; mais plus, dans la carrière que vous courez, votre opinion à cet égard, peut être dangereuse pour vous, moins j'ai cru pouvoir me dispenser de la combattre. Votre aventure avec Xenoclée, & les suites

qu'elle a, m'ont fait naître des réflexions. Je vous les envoie, non que je me flatte d'être le seul qui les aie faites, mais parce que j'imagine qu'elles pourront vous être utiles. Vous les avez trouvées éparpillées dans cette lettre sans plus de liaison entre elles que quand elles se sont présentées à mon esprit. Si leur confusion vous blesse, ou vous les obscurcit, vous pourrez les donner à arranger à notre ami Antiphon, l'homme de son siècle, peut-être qui m'a paru avoir le moins d'idées & le plus de méthode, & que je crois, par conséquent, le plus capable de mettre de l'ordre dans ce qu'ont pensé les autres.



## L E T T R E X X V I.

## A S P A S I E A A L C I B I A D E.

**J**E viens d'essuyer une peur dont je ne suis pas encore bien remise. J'étois à vous écrire lorsque Périclès est inopinément entré dans mon cabinet. J'ai tremblé qu'usant de sa liberté ordinaire, il ne voulut voir ce que j'écrivois. Vous me direz, sans doute, que je lui



ai laissé prendre là une fort mauvaise habitude, j'en conviens; mais lorsque j'ai commencé à avoir en lui tant de confiance, j'étois bien éloignée de croire que je pusse un jour avoir quelque chose à lui cacher. Quoique je ne vous écrivisse que des injures, ces mêmes injures avoient un caractère si tendre qu'il ne falloit pas, assurément, toutes les lumières de Périclès pour sentir que l'amour seul pouvoit me les dicter. La seule ressource que, dans le cas où il auroit voulu voir ma lettre, j'aurois eue pour qu'elle pût lui paroître l'ouvrage de ma seule imagination, auroit été l'excès de sa tendresse pour moi. Je doute, en effet, qu'il n'eût pas eu autant de peine à concevoir que je pusse avoir tant à me plaindre d'un amant, que vous en auriez, vous, à croire que je doive avoir toujours à m'en louer. Heureusement pour moi, on l'avoit chagriné au conseil; il avoit dans la tête des affaires fort importantes: & tout cela réuni ne lui a point permis de me faire l'affreuse question que je craignois. Par des raisons particulières qu'il est inutile de vous dire, je ne veux point finir la lettre que sa présence a interrompue; & par d'autres

motifs, je ne me soucie point d'allonger celle-ci. Je ne pourrois, peut-être, lui donner plus d'étendue, sans y mettre des choses qu'il me semble que vous ne méritez plus; & quand je songe au peu de fruit que j'en tirerois, à quel point vous seriez blessé des reproches qu'elle pourroit contenir, & combien peu vous sentiriez l'amour que je pourrois vous y exprimer, je me console de ne vous pas dire que je vous aime: car, ingrat! ne seroit-ce point vous le dire, que me plaindre que vous ne m'aimez pas! Je me borne donc à vous annoncer que, contre son arrangement d'hier, Périclès ne sortira pas de la journée; & que, selon toute apparence, il la passera à rêver auprès de moi à ce qui lui occupe l'esprit. A quelque point que cette détermination de sa part me contrarie, je sentirois un extrême plaisir à vous l'apprendre, si je pouvois me flatter que ce sera pour vous un supplice que de ne me pas voir, ou de ne me voir qu'avec lui; mais je suis si sûre de la joie que cette nouvelle vous causera, que ce n'est qu'avec une douleur sensible que je me vois obligée de vous en faire part. Oh! Alcibiade, si vous pensez comme moi, que ce jour, si



612 LETTRES  
perdu pour le desir, seroit encore bien  
employé par l'amour !

LETTRE XXVII.

SOCRATE AU MÊME.

**E**UTHIDEME vient de m'apprendre, mon cher Alcibiade, avec quel empressement vous avez réparé les ruines de sa fortune. Il m'a, en même tems, remercié du soin que je prends de vous former; & je vous rends grâces à mon tour, de l'honneur que vous faites à mes leçons, & bien plus encore de ce qui en rejaillit sur vous. Ce qui étonne plus Euthydeme que le bienfait, c'est la noblesse que vous y avez mise, & le desir extrême que vous aviez qu'une action, à laquelle vous avez d'autant plus de mérite, que l'amitié devoit moins vous la prescrire, restât absolument entre vous deux. Il convient qu'il a souvent mal parlé de vous, & qu'il ne devoit pas s'attendre à trouver un libérateur dans un homme de qui il n'avoit dû se faire qu'un ennemi. Cependant, à peine ses malheurs ont-ils per-

ATHÉNIENNES. 613  
cé jusques à vous, que non-seulement vous avez été le trouver, mais que vous n'avez pas été content que vous ne l'ayez forcé à recevoir de vous les secours que, de son aveu, les personnes sur qui il étoit le plus en droit de compter, lui avoient lâchement refusés. Si dans cette occasion vous n'avez eu en vue que de faire du plus ardent & du plus dangereux, peut-être, de vos censeurs, le plus utile de vos panégyristes, votre action est très-louable: le meilleur, & le plus sûr moyen que nous ayons pour nous acquérir l'amitié des gens vertueux, c'est d'être vertueux nous-mêmes; & quand ce que vous venez de faire, seroit tombé sur d'autres qu'Euthideme, je le connois trop pour douter de l'impression qu'il en auroit reçu & des droits que, par-là, vous vous seriez acquis sur son cœur. Si vous n'avez voulu que vous attacher un homme honoré de tous ses concitoyens, de qui l'estime publique rend le suffrage d'un si grand poids, & faire enfin quelque jour servir son crédit à votre ambition, quoique par ce motif on doive beaucoup moins d'éloges à votre générosité, elle en mérite cependant encore, puisqu'elle vous avez



conservé Euthideme à la patrie. D'ailleurs, si malheureusement pour vous, c'est cette considération qui vous a guidé, vous éprouverez que si l'on peut gagner des hommes tels que lui, on ne les corrompt pas. Je vous conjure donc pour vous-même, mon cher Alcibiade, de ne le pas forcer à être ingrat, en exigeant de lui des services qui, en blessant sa vertu, le feroient rougir des obligations qu'il vous a : & je desire vivement que rien ne puisse contrarier, ni affoiblir dans votre ame cette joie vive & pure que l'on goûte lorsque l'on fait des heureux ; & que, sur-tout, l'on a placé ses bienfaits assez dignement pour que la patrie elle-même partage la reconnaissance de ceux que nous avons obligés.



## LETTRE XXVIII.

THRASYLLE AU MÊME.

**L**E soleil venoit à peine de se lever, & moi, sans cesse persécuté par un amour que je n'ose presque m'avouer à moi-même, je ne faisois que de m'en-

dormir, lorsque j'ai été réveillé par un très-grand bruit qui partoît des portes de mon appartement. C'étoit (l'aurez-vous imaginé) le trop tendre Diopithe qui étoit près de battre mes gens de ce qu'ils ne vouloient pas le laisser entrer chez moi. Il les a tant assurés que ce qu'il avoit à me dire, étoit de la plus grande importance, qu'enfin ils l'ont introduit dans ma chambre. Après des excuses aussi longues qu'embarassées, & qui plus courtes, & plus éloquentes, ne m'en auroient pas dans ce moment beaucoup plus agréé, il m'a conjuré, par tous les dieux de l'Olympe, de vouloir bien compatir à la cruelle destinée de l'amant du monde le plus à plaindre. A ces grands mots, autant qu'à la douleur dont il paroïsoit pénétré, je n'ai point douté d'abord que cette étonnante Cochlys, de qui hier il vouloit si absolument que nous admirassions la beauté, & des vertus de laquelle il nous avoit tant ennuyés, ne fût infidelle ; & je la maudissois intérieurement, non de ce qu'elle en aimoit un autre que Diopithe (car, quoi de plus simple dans le fond ?) mais de ce que, pour le quitter, elle n'avoit pas attendu jusques au milieu du jour,